

Au pays des mots ailés

François Hébert

Volume 23, numéro 6 (138), novembre–décembre 1981

Haïr la France?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60325ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Hébert, F. (1981). Au pays des mots ailés. *Liberté*, 23(6), 49–56.

Au pays des mots ailés

FRANÇOIS HÉBERT

pour Robert Marteau

Ce pays, c'est la *Neuve France*. Pas celle que vous pensez. Ce n'est ni le Québec, ni la France. Déshabillez-vous. Vous n'entendrez que nu(e)s. Ce pays a (notamment) une constitution, une histoire, une mythologie, un réseau routier, un habitant (moi) et une industrie touristique naissante.

LITTÉRALEMENT, ICI SONT LES PORTES DE NEUVE FRANCE,
PAYS DES MOTS AILÉS.

Constitution de Neuve France

Enfant, je me laissais dire que si je mangeais des ailes de poulet, il m'en pousserait à moi aussi, et que je pourrais voler. (Aujourd'hui, *voler* est mon mot préféré.) Et qu'en mangeant des épinards, je deviendrais fort comme Popeye. Qu'en mangeant une pomme chaque jour, je ne serais pas malade. Qu'en mangeant du pain, je deviendrais semblable aux dieux (mais on me l'expliquait assez mal). Et que qui a bu, boira . . .

EN EFFET :

Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es.

Ah ! Qu'est-ce que j'ai pu manger, depuis 1946 ! La grande bouffe, je vous jure ! La somme de ces nourritures ferait une montagne à côté de laquelle

VRAIMENT :

Je ne suis qu'une souris.
Tant d'aliments m'ont traversé !

AINSI :

Les mots m'entrent par une oreille et sortent par l'autre.

ET :

Des *mots* et des *mets*, il ne me reste que les traces :
un corps, qui vaut ce qu'il vaut :

EXACTEMENT :

son pesant d'os, de chairs, de nerfs, de sang et de viscères,

ET :

un esprit, pareil, fait tout entier des restes tombés
de la table du banquet.

LORS :

Vous voyez, si vous ne vous fiez à l'apparence : je
suis de forte constitution.

MAIS :

Je n'ai jamais volé, Popeye est plus fort que moi,
j'ai déjà été malade, je ne suis pas un dieu et il m'est
arrivé de me noyer dans l'alcool.

COMME QUOI :

Il est bien difficile d'être un homme (ce pays)
quand on est une souris, comme de devenir un bœuf
quand on est une grenouille, sauf en Neuve France,
au pays des mots ailés.

Son histoire (deux fragments) et sa langue (le cheval)

1. Quand, en 1759, Bougainville se rendit en France pour demander des renforts, Berryer, le ministre des colonies, lui répondit :

— Quand la maison brûle, monsieur, on ne s'occupe pas de l'étable !

— Au moins, monsieur, rétorqua Bougainville, personne ne dira que vous parlez comme un cheval.

BIEN JOUÉ ! Je veux croire que de ce mot de Bougainville naquit la langue québécoise, *le cheval*, dont le joul n'est que l'épiphénomène, le fibrome, la mouche du coche.

Montcalm perdit une bataille, mais nous ne fûmes pas tués.

2. Débarquant en France, en 1944, les soldats américains constatèrent que les Français mangeaient des cuisses de grenouilles et cela les fit rire (en pleine guerre !) : ils baptisèrent les Français des *frogs*. Nous, ils nous appelaient alors des *pea-soups*. Ensuite nous fûmes, nous aussi, des *frogs*.

MAIS :

Nous riposterons avec les canons de nos bouches ! Ce sera la Première Guerre Mondiale Pour Rire. L'UTOPIE au vainqueur. (Les passeports ne disent jamais

QUE :

chacun mange ce qu'il mange.)

À LA GUERRE COMME À LA GUERRE !

Appelons un chat *un chat*, un Keaton un *quétain*, les Anglais des *tébagues*, les Américains des *hambourgeois*, et pour ne pas prendre le pli, les macaronis des *Italiens*. Car l'homme, « mes frères » (Ducharme), est une farce.

Mythologie de Neuve France

Il y a *voler* et *voler*, dites-vous ? Hermès, messager de Zeus, aux sandales ailées, « *vole*, léger comme la pensée ». Dès sa naissance (ouf ! quelle légèreté !), il *vola* un troupeau d'Apollon. Tout dieu est un farceur,

et les textes sacrés sont truffés de jeux de mots (de truffes). Le nom de Noé vient du mot sanscrit qui signifie *vaisseau*. Évidemment ! Celui d'Hermès est hermétique ; celui d'Hadès, un pays. Oedipe a les pieds enflés. Vos noms propres (sic) ne sont que de vulgaires mots auxquels vous vous êtes *habitués*. Des chaussettes sales. Vous vous êtes donné des majuscules ? Quelle prétention ! Et blasphématoire ! Tous les écrivains devraient commencer leurs livres comme Melville :

METTONS QUE JE ME NOMME . . .

Moi, c'est « françois hébert ». Qu'est-ce que ça veut dire ? Etymologiquement : *franchement bête*, ou : *animal français*, ou : *idiot en liberté* . . . Mes aïeux, merci ! Ainsi, la bêtise serait mon fort ? Qu'à cela ne tienne. Disons donc que ce nom, c'est moi, que je suis un françois assez hébert, ou quelque hébert tout à fait françois. Un(e) cave plein(e) de rats. Un lion en cage. J'aime mieux me savoir hyène et en rire, qu'homme et en pleurer. Ainsi seulement, je suis bien dans ma peau, ma peau de vache, mon fort, mon fort beau. Ainsi, je m'arme. Pardi, de la musique avant toute chose ! Et sachez que je sais que vous ne savez pas que je sais que *voler, c'est voler*.

Suite de mon bestiaire

Dès que je sus cela, je n'étais plus un enfant. Je volais de mes propres ailes. Je *devenais* un homme, plutôt que de toujours l'avoir été, comme se l'imaginent la plupart de ces bipèdes. Un homme ? Un *quoi* ? demande le Sphinx. Un chat peut-être, par exemple l'ami de la Dinah de Lewis Carroll, au sourire aussi énigmatique que celui de la Joconde. Ou alors :

UN CHEVAL.

De Troie. Rossinante. De John Wayne. De Saint-Marc de Venise. Pégase parfois. Ou un Centaure. Mais le plus souvent, un humble percheron, une triste picouille, et je ne l'ai jamais volé.

GRIFFONNEZ DES AILES

à un lion et vous avez un Griffon ;

à un serpent, et voilà Quezatcoatl ;

à un homme ? Vous serez un ange et cognerez à la porte du Ciel.

MAIS !

Attention à la marche ! Elle n'est pas haute, mais élevée (si vous voyez la différence), comme les perrons suspendus qui *apparaissaient* aux chevaliers du roi Arthur.

Les dents volent, mesdames et messieurs, oui, comme les mots, qui sont les avions de la pensée.

ERGO :

Les écrivains sont les aiguilleurs du Ciel.

Son réseau routier

On a le droit de se contredire en Neuve France, et le devoir parfois. Toutes les routes sont bonnes, et toutes mauvaises. Les touristes s'y perdent.

D'enfant

DONC :

je devins un homme,

COMME

d'homme je me fis écrivain.

ENFIN,

le chemin qui me reste à parcourir est balisé. Je m'a-muse et je veux a-muser.

C'EST DIRE

que je louche du côté des dieux. En béotien, mais quand même. Et foin du petit catéchisme ! Foin des partis politiques ! Des complaisances ! De tous les emmerdeurs ! Et vogue la plume sur l'océan des mots, et le vent nous guide ! Prenne, l'albatros, son essor, enfin !

L'horizon est mon nid.

Vive la tradition, vive l'avenir !

Le temps, c'est l'espace.

Suite de mon bestiaire

Je suis un loup et un agneau. Je suis un vampire et j'adore le couscous. Comprenez-vous ? En Neuve France, tous les mots sont des animaux. Mes *animots* sont toujours du côté des victimes du monde, des accidentés de la route, des crucifiés de la bombe à neutrons. Ils circulent dans le temps *comme* dans l'espace, se rencontrent et se séparent, rient et pleurent, tuent et guérissent. Ici, ils sont doux comme des brebis. Là, ils ont des carapaces de tortues. Ailleurs, ils filent comme des lièvres, chantent comme des cigales, et comme des écureuils vont d'arbre en arbre.

Jamais les mots ne meurent, ils SONT le royaume. À nous, humains, est échue la seule réalité,

LA MORT,

et un seul corps,

À JAMAIS.

Gastronomie de Neuve France

JE

suis un pays, moi. Je n'ai pas dit : LE pays. Je suis

UN

pays dans le PAYS. Un seul morceau du grand gâteau du monde. Je maigris chaque fois que je mange. Le pays que je suis sèche depuis ma naissance. Je bois et (HORREUR !) je deviens un désert.

QUAND

mes yeux seront Pierres Rouges, ce que je verrai sera si effrayant que je me garderai bien, par charité chrétienne, de vous décrire le site. Devenu scorpion, je passerai sur vos corps endormis sans vous piquer.

ICI, DOUCEUR, C'EST VIOLENCE.

Le reste n'est qu'anecdotes, littérature, potins, sociologie, moutons de mer. Je préfère les Sirènes.

Le 8 août 1981, je reviens de France,

COMME, EXACTEMENT COMME

j'en viens depuis quelque siècle ancien, récent et immémorial. Je suis aussi (peu) français qu'un Gaulois l'était. D'Entremont à Outremont, la distance n'est pas bien grande. Et le meurtre d'Abel par Caïn me concerne davantage que l'élection de Mitterrand, que celle de Lévesque, que les œuvres de Jean-Paul Sartre et de Gérard Bessette, que . . . ce que vous voudrez. On voit que je ne suis pas sélectif. Et je me réserve le droit de changer d'idée.

Vous tous qui tenez le monde, lâchez-le.

MON SEUL DÉSIR :

habiter le pays du MÊME NOM. J'aimerais beaucoup, un jour, me rencontrer.

Rhétorique de Neuve France

Ma figure de style préférée est la tautologie.

MAL

heureusement, de chaque côté que je me tourne,

je suis un autre. L'un derrière l'autre. Dans

VOS

yeux, je me vois : regardez ce caméléon. La folle du logis, c'est la RAISON, la vraie : une lame de rasoir dans l'œil.

Tourisme au pays des mots ailés

Interdit ! Les touristes, on les mange. Quant à moi, je ne vais jamais dans un autre pays sans rester dans le mien. Une sorte de voyageur infirme, un Terry Fox de l'Absolu.

Vous m'épatez.

Lecteurs, adieu.